



DOSSIER DE PRESSE

Merveille

Jeanne Dandoy

09.02 > 18.02.23



CONTACTS PRESSE

Luana Staes

+32 476 045 787

luana.staes@theatre-martyrs.be

Cathy Simon

+32 477 55 22 75

cathy@intothelight.press

Sommaire

Le spectacle	3
Note d'intention	4
Entretien avec Jeanne Dandoy.....	5
Photos de répétition	9
Extrait.....	11
Biographies.....	12
Générique.....	14

Le spectacle

Le monde semblait trop petit. Je n'avais ni colère ni rage. Juste un instinct de survie chevillé au corps. Tenir encore. Jusqu'à l'aube. Regarder le soleil se lever et espérer, encore, une nouvelle journée sans la peur.

Le trajet d'une mère qui extirpe son enfant des ténèbres pour les ramener, elle et lui, à la lumière d'une journée douce et, enfin, sereine.

Une femme accomplit une série de tâches ménagères dans une urgence inexplicquée. Serait-elle surveillée ? Dans la pièce adjacente, on entend les manifestations d'agacement d'un homme qu'on ne verra pas. Depuis un baby- phone, on surveille le sommeil d'un bébé à la respiration régulière. La femme prépare un sac, qu'elle défait à la hâte, entendant un bruit. Elle se couche avec une lime à ongles sous son oreiller. L'enfant pleure. Elle se lève. Le bébé se rendort. Elle ne dort plus. Elle se débat avec ses démons invisibles. Visitée par une bonne fée, elle s'habille comme pour partir en guerre. Car il faut partir, emporter l'enfant et fuir sa vie. Fuir celui qui pourrait les tuer et qui dort dans la pièce à côté... Fuir et rejoindre une contrée plus douce, lumineuse, pleine de promesse et d'espoir, le pays des Sorcières Libres...

Thriller poétique et chorégraphique pour une actrice-danseuse, un acteur-danseur-chanteur, un enfant et quelques surprises, *Merveille*, c'est l'histoire d'une résilience solaire, le trajet d'une mère qui extirpe son enfant des ténèbres pour les ramener, elle et lui, à la lumière d'une journée douce et, enfin, sereine.

Note d'intention

Merveille se penche sur les heures qui précèdent la fuite d'une femme avec son bébé, loin d'un foyer violent. Il ne s'agit pas d'un pensum sur les violences conjugales et intrafamiliales, il ne s'agit pas d'un manifeste, il ne s'agit pas de soumettre le public au régime de la violence au travers une cacophonie d'images brutales (*porn trauma*), mais bien de le faire plonger dans la tête de cette femme, de faire pulser son cœur avec le sien, et de tenter de percevoir les émotions qui la traversent, et ce qu'elle fuit avec tant de détermination. Le spectacle pose résolument notre regard (*female gaze*) de son côté. Il nous la montre dans une série de situations du quotidien qui, si l'on n'y prend garde, semblent terriblement habituelles, voir banales, mais qui, ici, font non seulement l'objet d'une vision particulière, mais aussi, dès qu'on s'y attarde un peu, nous obligent à nous interroger sur les motivations de notre héroïne. Que fuit-elle ? Pourquoi ? Était-il possible de faire autrement ? Est-elle responsable ?

Ce spectacle s'inscrit au cœur de deux « courants » qui irriguent la compagnie. Il initie le « cycle de la peur dans la maison » et innerve notre projet de « sauver des héroïnes en péril », en questionnant notre appétit de voir mourir nos héroïnes de fictions (de la *Petite Sirène* aux *James Bond Girls*, en passant par *Thelma et Louise*). A travers ces cycles, nous cherchons à comprendre ce qui pousse les spectateur-ice-s à accepter que tant de femmes dans la fiction trouvent une fin si tragique, quand nous espérons des victoires flamboyantes aux héros masculins. D'où vient notre fascination pour les larmes des héroïnes/femmes/actrices ? Et surtout, d'où vient que ces héroïnes ne peuvent vaincre ?

Nous ne donnons pas ici la parole à l'homme violent, car nous estimons qu'il l'a trop souvent monopolisée. Nous ne racontons pas l'histoire du chasseur, mais celle de la biche ou de la lionne. Nous n'assommerons personne avec des chiffres (même s'ils sont parfois nécessaires), ni avec des mots (même si c'est beau, les mots) car il nous semble que cette histoire se situe au-delà des mots. Cette histoire tente de faire ressentir l'indicible. Elle tente de faire éprouver les sensations d'un cerveau qui sort de l'emprise, celui d'une femme qui s'arrache à son foyer et à sa condition d'être soumise au point d'avoir perdu l'accès au plein langage.

Tout au long des prochaines créations, nous développerons un langage théâtral flirtant avec les codes du cinéma de genre. Dans *Merveille*, nous touchons au réalisme magique, et nos références oscillent entre *Jeanne Dieleman*, *23 Quai du Commerce*, *1080 Bruxelles*, *Blue Velvet* et *Top of The Lake*). Un voyage sensoriel, sonore, visuel, au plus proche des émotions et sensations de cette femme en quête de paix. Notre désir tend à proposer une version lumineuse et résiliente d'une histoire terrible dont cette femme et son enfant pourraient ne jamais sortir indemnes mais où la vie finit par remporter la victoire, comme elle le fait souvent. C'est l'histoire d'un féminicide qui n'a pas lieu. C'est l'histoire d'une grande victoire.

Jeanne Dandoy

Entretien avec Jeanne Dandoy

Peux-tu me parler de la genèse du spectacle ?

Il est né pendant le confinement. Énormément de femmes se sont retrouvées dans la situation du personnage principal, qui est victime de violences conjugales et intrafamiliales. C'était évidemment pire d'être enfermée avec un homme violent sans aucun moyen de sortir, éventuellement avec un ou des enfants. Et on le sait, les situations de violence ont été exponentielles durant les confinements. J'ai moi-même connu des personnes dans ce cas et ça m'a paru être une chose encore plus compliquée pour les mamans. D'une part, c'est compliqué d'être enfermée avec son agresseur et de ne pas savoir où aller, mais pour les mamans, c'était encore pire. Comment peux-tu t'en sortir avec un enfant ? Où aller et comment ? Ce n'était qu'une exacerbation d'un problème déjà bien présent. On parle souvent des violences conjugales mais pas intrafamiliales. Les gens se disent souvent : « Est-ce que l'enfant est frappé aussi ? ». Le fait est que même si l'enfant n'est pas violenté au premier chef, le fait d'assister aux violences est considéré comme une violence pour l'enfant. C'est reconnu aujourd'hui par la convention d'Istanbul, et heureusement.

Je voulais aussi attirer l'attention sur le fait que la violence, ce n'est pas uniquement ce qu'on voit tout le temps dans les campagnes d'affichage, c'est-à-dire une femme avec un œil au beurre noir. C'est aussi la violence psychologique qui est considérée par l'immense majorité des soignants et des victimes comme la violence la plus terrible, parce qu'elle est très difficile à dénoncer et en tout cas à prouver. Elle ne laisse pas de traces, pas de preuves. Elle s'accompagne de manière générale de harcèlement, de violences financières, sexuelles et elle conduit toujours à la violence physique, un jour ou l'autre. Dans beaucoup de cas, les femmes qui sont victimes de telles violences et qui sont mamans ont un déclic sur le fait de s'en aller et de reconnaître qu'il s'agit de violences car cela se produit devant leurs enfants. Quand il y a une tierce personne, il y a une sorte de déclic qui se fait et elles se disent : « Je dois protéger mon enfant ». Quand elles décident de partir, peu de choix s'offrent à elle, soit elles partent en cachette et on peut les accuser d'enlèvement d'enfant, soit elles préviennent et elles s'exposent aux plus grandes violences. Le moment du départ peut être déclencheur de violences inimaginables, avec un risque de féminicide doublé d'un infanticide (ce 30 décembre 2022, une femme a été arrosée d'essence et brûlée vive, le père a alors tué les deux enfants puis s'est donné la mort). Il était important pour nous de mettre en lumière ces femmes, ces mères, ces héroïnes du réel, qui ont le courage immense de s'enfuir. Je voulais témoigner d'un vécu, d'un ressenti et être aux côtés de « l'héroïne » parce que ma compagnie travaille aussi sur la question du *female gaze*¹, c'est-à-dire, une vision féminine : comment être au plus près de l'héroïne, faire éprouver son expérience, que ce soit une expérience de la peur, de la joie ou de l'espoir ? Il y a quelques temps avec la compagnie, on a déposé un dossier de demande d'aides pluriannuelles intitulé « Dramaturgie d'une compagnie spécialisée dans le sauvetage d'héroïnes en péril » dont fait partie ce projet-ci. L'idée est de dire qu'on en a marre de présenter des modèles de femmes victimes, qui ne s'en sortent pas et surtout qui meurent. Celle-ci est évidemment « victime », elle subit des choses difficiles mais c'est le cas dans n'importe quel spectacle. S'il n'y a pas de conflit, il n'y a pas de dramaturgie. (ce n'est pas impossible mais c'est plus compliqué en tout cas, très rare, mais ça reste une question intéressante, une dramaturgie sans conflit). Je voulais mettre un point d'honneur à présenter des héroïnes qui ne meurent pas, qui s'en sortent et à montrer des parcours résilients. C'est comme ça que je veux présenter ce spectacle : c'est le parcours résilient d'une femme qui en a bavé mais qui est courageuse et qui s'en sort. Ça ne veut pas dire qu'il y a une injonction à la résilience, il y a des personnes qui vivent des choses horribles et qui ne s'en sortent pas, qui vont lutter toute leur vie pour s'en sortir et qui n'y arriveront pas. Il y a des personnes broyées. Je tiens à leur dire que je les entends, qu'elles ne sont pas toutes seules.

¹Le *female gaze* est une théorie féministe issue du cinéma faisant référence au regard, différent du point de vue masculin, que portent les spectateur-ice-s sur les personnages féminins. (Par opposition au *male gaze*.)

J'aimerais revenir sur le fait que souvent quand on pense aux thématiques des violences conjugales et intrafamiliales, c'est la violence physique qui ressort. Il n'y aura pourtant pas de disputes et de violences physiques montrées dans le spectacle. Peux-tu nous parler de ce que tu vas montrer dans ce spectacle pour parler justement de ces autres types de violences, notamment psychologiques ?

Je ne peux pas dire qu'il n'y a pas de violence physique mais elle est formalisée. Je dois dire aussi qu'on ne voit jamais l'homme qui produit ces violences. Il y a quelque chose qui est suggéré. J'aime travailler sur la suggestion mais je ne veux absolument pas faire de *trauma porn*². Je veux que les personnes qui ont subi cela puissent assister au spectacle et ce spectacle leur est donc aussi destiné, bien évidemment. Donc nous ne montrons pas car, de toute façon, je trouve que la suggestion est toujours plus forte quel que soit le médium qu'on utilise. Les violences psychologiques peuvent être traduites dans les conséquences qu'elles ont sur la personne : la peur, la pression... Le personnage principal est dans un état de tension anormal, comme si elle avait un couteau sous la gorge ou un revolver sur la tempe. C'est le moment où elle s'en va, c'est le moment où on risque le plus et donc nous prenons l'action au moment d'urgence maximale.

Le spectacle a également la particularité d'être un spectacle quasiment sans parole. Nous voyons cette femme en état de tension mais elle ne dit rien. Peux-tu nous expliquer ce choix ?

J'estime qu'il y a un moment où le trauma se situe au-delà des paroles. Déjà, les traumas peuvent priver de la parole. Ils peuvent faire qu'on n'a plus accès à la parole, que le langage se déconstruit. On est privé de sa parole, au sens propre comme au figuré, c'est-à-dire que ces hommes-là coupent la parole sans arrêt, ils dénigrent la parole et ça finit par avoir des conséquences très concrètes, pratiques, réelles. On ne parvient plus très bien parler. Je voulais le traduire dans la forme du spectacle. Par ailleurs, je trouvais qu'il y avait quelque chose de l'ordre de l'indicible, impossible à raconter. Enfin, comme il n'y a plus de communication possible entre ces deux personnes, cela témoigne de cela aussi. Cela traduit une forme d'emprise que j'ai essayé de développer de diverses manières. On va le comprendre aussi à travers la bande son. Puisqu'on est dans cette vision subjective de cette femme, l'idée était de partir d'une bande sonore au plus près des bruits du quotidien. Comment est-ce qu'elle entend les choses ? Puisqu'on est dans sa tête. On part d'une vision intradiégétique, rien n'est extradiégétique. Tout est sur le plateau. Au fur et à mesure qu'on avance dans le spectacle, les sons vont être un peu déformés parce qu'elle est plus fatiguée, et surtout parce qu'on est dans sa vision singulière, dans son ressenti particulier. Il y a donc une attention spéciale pour tous les petits bruits du quotidien. Avec la peur, avec la fatigue, les choses vont être un peu plus magiques et moins réalistes. C'est un travail assez fin parce qu'Harry (Charlier, le créateur son) va amplifier certains sons du plateau, avec des micros cachés un peu partout dans le décor. Une représentation ne sera pas une autre. Il y a une partie de la bande son qui n'est pas figée, comme si c'était le dialogue finalement. J'en profite pour dire que nous avons veillé à rendre le spectacle accessible aux personnes malentendantes. Il y a d'ailleurs un passage qui est signé, enfin qui est du « chantsigné » (les textes des chansons seront projetés également). Je tiens aussi à ajouter que, privant de parole l'interprète principale, nous avons tenu à dessiner avec elle et Jos Baker (le chorégraphe), une vraie partition physique, précise, ciselée.

Au-delà du personnage principal de la femme et de l'homme en hors-champ, il y aura également la présence d'un personnage plus particulier, plus magique, celui de la Bonne Fée. Peux-tu nous en dire un peu plus sur le rôle et les enjeux de ce personnage ?

Il y a plusieurs raisons qui justifient la présence de ce personnage : d'abord, c'est toujours bien de confronter les personnages, d'avoir une altérité, « des conflits ». On peut dire qu'il y a un conflit à l'intérieur du couple, de la famille, évidemment, mais dans ce genre de situations, il y a toujours des bonnes fées, qui peuvent être des psys, une mère, un père, un frère, une tata, ami·e, voisin, voisine, etc.

²Le *trauma porn* se définit comme la tendance de certaines œuvres à exploiter le trauma d'individus, souvent issus de communautés marginalisées, pour choquer ou provoquer une réaction émotionnelle chez le ou la spectateur·ice (exemples : scènes de violence gratuite, de viol, d'agression sexuelle, etc.).

Je ne veux pas que le spectacle ait l'air de condamner la gent masculine, ce n'est pas le but. Je suis contre le patriarcat mais pas contre les hommes et je pense que les hommes sont victimes du patriarcat tout comme les femmes, et les enfants, malheureusement. La compagnie Seriaillith cherche à donner une visibilité scénique à des communautés moins mises en avant, que ce soit de mettre sur scène des personnes racisées, des personnes de la communauté LGBTQIA+... Il me semble intéressant que ça puisse être une communauté alliée dans cette lutte puisqu'elle est aussi victime de discrimination. L'acteur qui porte ce rôle (Jean Fürst) a, par ailleurs, une barbe. C'est porteur de contradictions d'avoir une robe de bonne fée et d'avoir une barbe. Je voulais donc en profiter pour proposer sur scène un personnage issu de cette communauté et qu'il ait un rôle positif, car nous nous sommes rendu compte en faisant nos recherches que les personnages de la communauté gay, trans, etc. étaient des personnages dont on se moquait dans les œuvres, des personnages qui prêtent au ridicule (pas avec lesquels on rit, mais dont on rit), ou des personnages négatifs, méchants. Pour moi, c'est un personnage ambigu, bien qu'il soit joué par un acteur masculin. Certaines personnes y verront un homme qui porte une robe, d'autres y verront une femme trans ou un personnage non-binaire. Je voulais donner une image positive de ce type de personnage.

Tu décris le spectacle comme faisant partie d'un "réalisme magique". Est-ce que c'est un élément que tu as inclus dans tes précédents spectacles, cette volonté de toucher au réel tout en y apportant une touche magique ?

Oui, c'est Judith Ribardière (assistante à la mise en scène) qui l'a défini comme tel. Je pense que c'est une ligne qui suit tous les spectacles de la compagnie, dans des mesures différentes. Dans tous, il y a à un moment où on chante, ce qui n'est déjà pas très réaliste. Ce sont des moments où on ne sait plus comment dire les choses. Ce ne sont pas des comédies musicales mais ça fait partie du réalisme magique. Parfois on ne sait pas comment dire les choses, alors on chante ou on danse, ou c'est la lumière qui fait quelque chose ou le son ou la vidéo. Tout concourt à donner une poésie particulière, pas vraiment décalée mais pas totalement réaliste. On est dans le point de vue de la femme, dans ses ressentis et ses émotions, tout est vu par ce prisme-là. Si on voyait les choses du point de vue de l'enfant, de l'homme ou encore de la Bonne Fée, on les verrait différemment. Comme je l'ai dit, on ne voit jamais l'homme. Je n'avais pas envie qu'on le voit, parce qu'on a tellement d'histoires qui sont racontées du point de vue de l'agresseur ou tout du moins en lui donnant beaucoup de place. Je n'avais pas envie de lui en donner. Ces histoires-là, on les a déjà beaucoup racontées. Dans *Miss Else*, le spectacle précédent, il y avait une place pour l'agresseur, ici beaucoup moins. J'avais vraiment peur qu'on me le reproche, qu'on me dise qu'il n'y avait pas de dialectique, de contradiction. Je lui ai donc laissé une petite place. Je voulais aussi montrer que les agresseurs peuvent être charmants. Cela faisait partie de l'objectif. Ici, c'est plutôt dire : "tu as assez parlé, tais-toi". On fait la place à d'autres récits. L'actrice principale, Amandine Laval, me disait aussi : "Je suis si heureuse qu'on donne de la place aux petits récits, aux histoires du quotidien". Parce qu'à côté de tout ça, on voit du linge qui est plié, des choses qui sont rangées, etc. On ne voit jamais ça sur scène, parfois dans les films. Elle me disait que c'est vraiment inestimable de donner à ces sujets prosaïques, vernaculaires, une certaine noblesse, de leur donner le droit d'exister sur une scène de théâtre. Ce n'est pas rien. Quand j'ai travaillé sur les ateliers autour du spectacle³, quand les femmes ont été convoquées et venaient dans le théâtre, elles

³Note de la metteuse en scène relative aux ateliers : "J'aimerais ajouter qu'on a donc organisé deux ateliers autour du spectacle : un autour d'une société idéale et des utopies et un destiné aux femmes victimes de violences conjugales et intrafamiliales. Ce second atelier n'a pas pu voir le jour. Nous avons donc pris la décision d'enregistrer leurs témoignages et de les diffuser dans l'enceinte du théâtre et dans un podcast. C'est important de le mentionner car on n'entendra pas les récits de ses femmes sur le plateau. Ce sont toutes des mères qui ont vécu cela et une femme adulte qui était enfant quand elle l'a vécu. Je souhaite remercier ces femmes qui ont eu le courage de témoigner. Par rapport au premier atelier, j'aimerais ajouter qu'il a beaucoup nourri la création du spectacle. On pense souvent qu'il n'y a que le public qui reçoit quelque chose de ce genre d'ateliers, mais cela va dans les deux sens. Ce sont des apports qu'on ne peut pas quantifier mais qui sont précieux. Je souhaite donc remercier les participant-e-s de ces ateliers, dont une partie feront partie du spectacle. Ce n'est pas un spectacle avec seulement deux acteur-ice-s."

disaient : “Ah ça se fait dans le théâtre, pas dans un centre de victimes ou dans une salle de classe ? Waw, c’est dans un vrai théâtre.” C’était une manière de dire : “Ces sujets ont droit d’être là”.

Peux-tu nous parler un peu de la scénographie ?

La scénographie est toujours très importante mais ici, elle l’est particulièrement. C’est le partenaire principal de l’actrice puisqu’elle fait toute une série d’actions et que si elle n’avait pas de décor, de mobilier, etc. elle ne pourrait pas les faire. Elle a donc ce véritable répondant avec le décor, qui a une fonction narrative et qui est plutôt réaliste dans sa forme, en tout cas dans un premier temps. C’est l’appartement dans lequel la famille habite. Je n’aime pas forcément les décors réalistes. Je préfère suggérer plutôt que de montrer. Là, ce n’était pas possible. Par ailleurs, ça inaugure un peu un cycle de spectacles dans la maison, qui parle du rapport qu’on entretient avec sa maison. La construction scénographique et le décor étaient fondamentaux sur ce spectacle. C’était impensable de le faire sur plateau nu, ni pour moi, ni pour Amber Vandenhoeck (la scénographe). Après, la scénographie va évoluer. J’aime les scénographies mobiles, qui ne restent pas telles quelles pendant tout le spectacle. Il va y avoir des surprises mais je ne veux pas trop en dévoiler. Les lumières de Maria Dermitzaki vont aussi contribuer pour beaucoup à habiter la scénographie et lui faire faire corps avec le ressenti de l’héroïne.

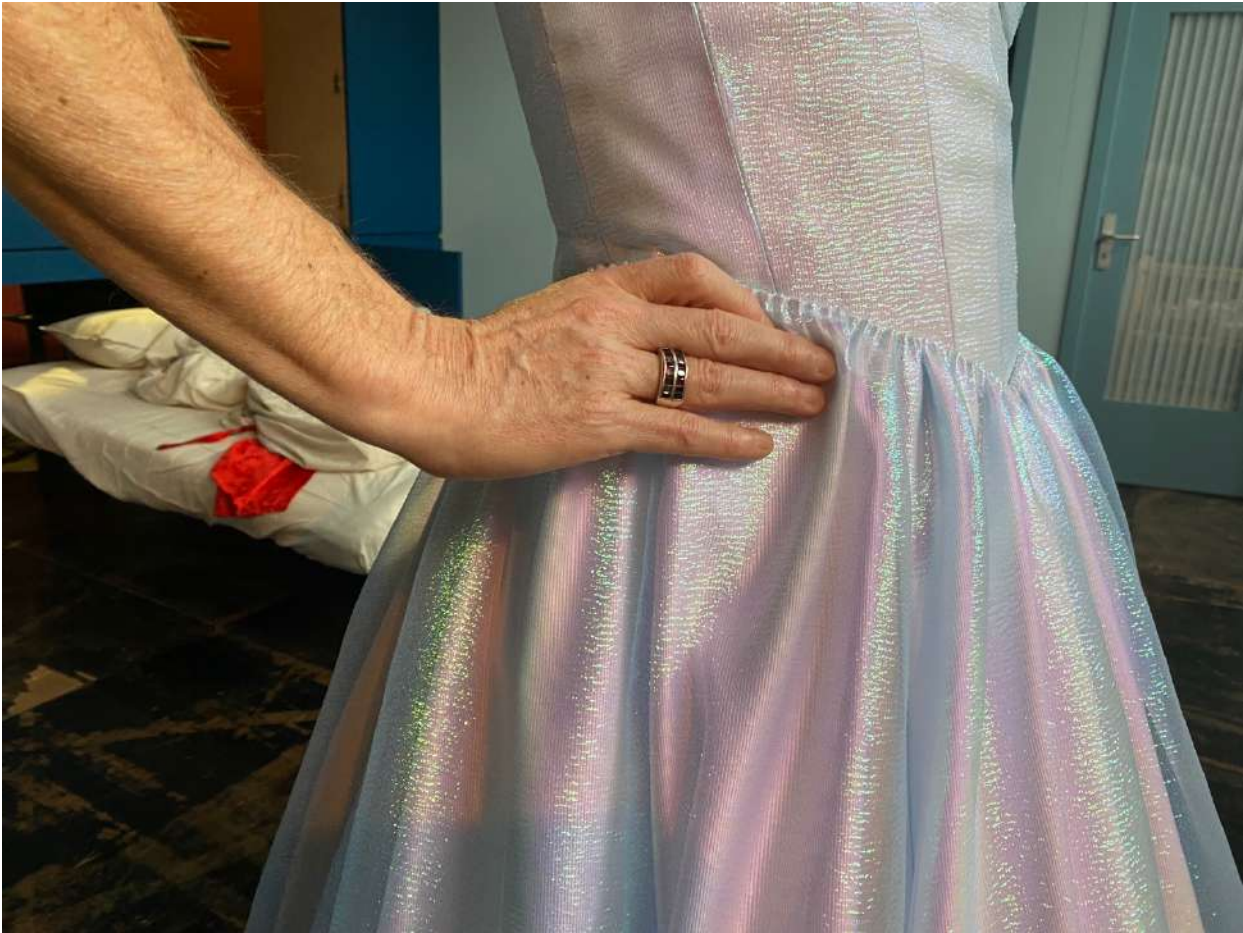
Je voudrais ajouter aussi qu’il ne s’agit pas d’un spectacle avec deux acteur·ice·s, enfin, pas que... Si vous jetez un coup d’œil sur la distribution, vous constaterez qu’elle réserve des surprises. J’aime ça, réserver surprises aux spectateur·ice·s... Donc là, on travaille avec un bon groupe de personnes, des non professionnels, qui s’impliquent énormément dans la création du spectacle et qui, je l’espère, apporteront une touche d’humanité supplémentaire, et de l’espoir, beaucoup.

Propos recueillis par Luana Staes et Anne-Cécile Bruneau
Décembre 2022

Photos de répétition

Les visuels et teasers du spectacle seront disponibles sur notre site internet : <http://theatre-martyrs.be/>





Extrait

***Enjoy the silence* (Depeche Mode) :**

Words like violence
Break the silence
Come crashing in
Into my little world
Painful to me
Pierce right through me
Can't you understand?
Oh, my little girl
All I ever wanted
All I ever needed
Is here in my arms
Words are very unnecessary
They can only do harm
Vows are spoken
To be broken
Feelings are intense
Words are trivial
Pleasures remain
So does the pain
Words are meaningless
And forgettable
All I ever wanted
All I ever needed
Is here in my arms
Words are very unnecessary
They can only do harm
All I ever wanted
All I ever needed
Is here in my arms
Words are very unnecessary
They can only do harm
All I ever wanted
All I ever needed
Is here in my arms
Words are very unnecessary
They can only do harm

Biographies

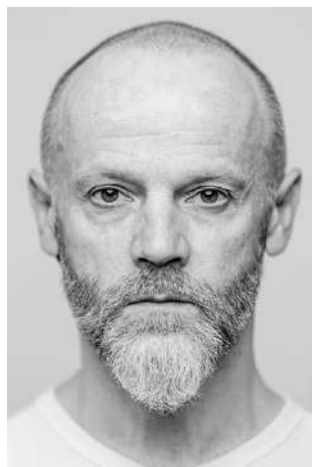


© Annah Schaeffer

Jeanne DANDOY
(Texte & mise en scène)

Jeanne Dandoy est née à Namur en 1974. Actuellement elle vit à Bruxelles où elle partage son temps entre son travail d'actrice au cinéma et au théâtre, ses activités d'autrice, ainsi que la mise en scène au sein de sa compagnie Seriallilith. D'autre part, elle transmet à des étudiants acteurs, l'art dramatique à l'Ecole d'Acteurs du Conservatoire de Liège (ESACT) (école dont elle est titulaire d'un Premier Prix et d'un Prix Supérieur d'Art Dramatique). Ses spectacles sont : **Sweet** (écriture et interprétation), et **Game Over** (écriture et mise en scène), **Ne laissez pas rentrer les chats la nuit**, **L'Axe du Mal**, **Jane**, **Hasta La Vista Omayra** (écriture, interprétation et mise en scène), **Le Pélican** (adaptation de la pièce de Strindberg, écriture et mise en scène) et **Miss Else** (adaptation du roman de Schnitzler, écriture et mise en scène).

Au cinéma, comme actrice, elle a rencontré le réalisateur Michaël Roskam et l'acteur Matthias Schoenarts sur **Rundskop/Bullhead**, (Festival Berlin 2011, Oscars 2012, Césars 2013...). On a aussi pu la voir dans **YSL** de Jalil Lespert, **Les oiseaux de Passage** d'Olivier Ringer (film multi-primé), **Copain** de Jan et Raf Roosens, **L'Hachouma** de Chad Chenouga et Laurent Canches, **Week end** de Romain Graff. Elle est aussi un personnage récurrent, Lana, dans les deux saisons de la belge série **Ennemi Public** réalisée par Gary Seghers et Matthieu Frances. Elle apparaît dans la série flamande **Albatros**, et sera prochainement à l'affiche des **Gentils** d'Olivier Ringer. Au théâtre, elle joue dans ses propres spectacles et ceux de Fabrice Murgia, le Groupov, Axel de Booserée, Marc Liebens, Pietro Varrasso, la Compagnie DeFo, Francine Landrain, Intime Festival... Elle termine actuellement un roman, **Personne ne sait**.



© Olivier Vinot

Jean FÜRST
(Jeu)

Jean Fürst a étudié et enseigné la photographie. Après avoir travaillé quelques années comme portraitiste, il se tourne vers le spectacle en devenant interprète pour de nombreuses compagnies de théâtre-danse. Intéressé par le travail de la voix, il prend des cours de chant classique et rencontre ensuite de nombreux 'performeurs' avec lesquels il explore d'autres techniques vocales (David Moss, Meredith Monk, John Giorno, Phil Minton, Joan La Barbara, Trevor Wishart, Roy Hart, Alessandro Bosetti, etc.) qu'il met en pratique sur scène. Il assure également le training vocal pour des productions théâtrales.



© Lou Verschueren (recadrée)

Amandine LAVAL

(Jeu)

Formée au conservatoire de Liège, Amandine Laval a, depuis 2013, joué sous la direction de Romeo Castellucci (*Acteur, ton nom n'est pas exact*), Coline Struyf (*Homme sans but*), Armel Roussel (*Ondine, L'Éveil du printemps, Ether/After*), Clément Thirion (*Fractal*), Salvatore Calcagno (*la Vecchia Vacca, Io sono Rocco, Bellissima*), Jeanne Dandoy (*Merveille*), et Louise Vanneste (*Atla, Earths*). Parallèlement à ces projets théâtraux et chorégraphiques, elle entame un travail personnel et présente à Bruxelles au cours du printemps 2019, un solo nommé *cœur obèse*. Forte de cette expérience, elle collabore avec sa grand-mère autour d'un duo intitulé *domenica* qu'elles présentent ensemble au mois de mai 2022 à MARS, lors du festival « guerrières ». Elle se plaît également à collaborer avec Alice De Cat, Amel Benaïssa, Héloïse Jadoul, Pierre-Alexandre Lampert, Habib Ben Tanfous ; ces artistes étant à ses yeux des alliés.es extraordinairement précieux.ses. Elle se lance par ailleurs dans la conception d'un second seul en scène nommé *a l b u m*. Enfin, elle apparaît dans le court-métrage *Amandine en vrai*, réalisé par Salomé Richard et ayant obtenu le grand prix au BSFF 2022.

Générique

TEXTE & MISE EN SCÈNE Jeanne Dandoy
JEU Jean Fürst, Amandine Laval ET Armenouhi Afsar, Malika Aziz, Sebastien Boon, Jacqueline Crabbe, Patrick Delandtsheer, Guy Desmet, Justine Droeven, Nicole De Schrevel, Rashad Soufi, Daniel Woit, ET *en alternance* Blanche Falaise, Nikitas Schraenen, Melina Schraenen, Jeanne Stekke
ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE Judith Ribardière
SCÉNOGRAPHIE Amber Vandenhoeck
ASSISTANTE SCÉNOGRAPHIE Charlotte Hermant
CHORÉGRAPHIE & EFFETS SPÉCIAUX Jos Baker
COSTUMES & MAQUILLAGE Emilie Jonet
CONFECTION COSTUME FÉE Nicole Morris
LUMIÈRES Maria Dermitzaki
CRÉATION SON Harry Charlier, Maxime Glaude
VOIX OFF Amandine Laval et Jos Baker
ANIMATION VIDÉO Hypercut productions | François Fontaine
CONSTRUCTION DÉCOR Les ateliers du Théâtre de Liège
PRODUCTION & DIFFUSION Valentine Siboni
RÉGIE GÉNÉRALE & RÉGIE PLATEAU Nicolas Oubraham
RÉGIE LUMIÈRE Geoffroy de Hasque
RÉGIE SON (n.a.)
RÉGIE PLATEAU Julien Desmet
PRISE DE VUE INTÉGRÉE à LA SCÉNOGRAPHIE Margot Op de Beeck
CAPTATION SPECTACLE Julien Stroïnovsky
COACH CHANSIGNE Seda Guektasch
STAGIAIRES MISE EN SCÈNE Marion D'Hainaut & Héloïse Trioen

UN SPECTACLE de la Cie SERIALLILITH
COPRODUCTION Seriallith, Théâtre de Liège, Théâtre des Martyrs, La Coop & Shelter Prod
Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Administration générale de la Culture, Service général de la création artistique, Direction du Théâtre, de Tax Shelter.be, ING et du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge. Avec l'aide de la Cie MAPS / Résidence d'écriture Enfants admis, en partenariat avec La Chaufferie, la SACD et le Centre des Ecritures Dramatiques.

DATES

Les représentations auront lieu du **09 au 18 février 2023**.

Les mardis, mercredis et samedis à 19h00, les jeudis et vendredis à 20h15, le dimanche 12.02 à 15h00.

RENCONTRES

Bord de scène **mercredi 08.02**.

Tables rondes **samedi 11.02**.

- de 10h à 13h : *Violences conjugales et intra-familiales faites aux mères : état des lieux*
- de 14h à 17h : *Révolte, féminin et mort : faut-il mourir pour être une héroïne ?*

CONTACTS PRESSE

Luana Staes +32 476 045 787 luana.staes@theatre-martyrs.be

Cathy Simon +32 477 55 22 75 cathy@intothelight.press